

ALÉSIA, FOUILLES ET RECHERCHES FRANCO-ALLEMANDES SUR LES TRAVAUX MILITAIRES ROMAINS AUTOUR DU MONT AUXOIS (1991-1997)

Directeurs : Michel Reddé, Dr., D.E. à l'E.P.H.E. ; Siegmund von Schnurbein Dr., Dir. de la Römisch-Germanische Kommission ; Préface : Ch. Goudineau, Pr. au Coll. de France.

Tome XXI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Institut de France. Paris, juin 2001. 3 grands in-4° :

Vol. 1 - *Les Fouilles*, 580 pages, 298 figures en noir et blanc, 3 planches en couleurs ; Vol. 2 - *Le Matériel*, 390 pages, 25 figures, 116 planches en noir et blanc ; Vol. 3 - *Planches hors-texte* : 19 grands dépliant.

Quelques extraits de l'ouvrage et commentaires

Avant propos page XVII (M. Reddé)

«Le présent ouvrage est consacré aux récentes fouilles archéologiques **autour d'Alésia** (Alise-Sainte-Reine, Côte-d'Or), commanditées (sic) en 1990 par le ministère de la Culture dans le cadre de la loi-programme sur le Patrimoine. Ces nouvelles recherches de terrain (1991-1997) devaient certes contrôler les travaux du Second Empire sur un site qui, en France - mais en France seulement -, a suscité de nombreuses controverses au cours desquelles l'argumentation scientifique sérieuse, menée par des spécialistes confirmés, n'a pas toujours été la règle. Mais elles avaient surtout pour but de renouveler largement nos connaissances archéologiques...»

«L'ouvrage... est le fruit d'une vaste et large collaboration entre» 16 Docteurs, dont deux Chargés de Recherche au C. N. R. S., certains, assistés de leurs propres collaborateurs, enseignant dans cinq Universités de l'Europe, dont la Sorbonne.

«Son objet est d'abord de rendre compte, dans le détail, des recherches qui ont eu lieu tant sur le terrain que dans les réserves des musées, d'en proposer une interprétation scientifique au vu de nos connaissances les plus actuelles sur l'archéologie militaire romaine et la civilisation de la Tène finale, **avec l'apparat critique indispensable à toute œuvre érudite**. On ne cherchera

donc pas dans ce livre un commentaire sur la bataille elle-même, ou, a fortiori, une nouvelle discussion polémique sur la localisation du site, à l'aide des seuls textes littéraires antiques, exercice un peu vain auquel on voudrait constamment nous réduire : **nous considérons, en effet, que le dossier archéologique que nous présentons ici se suffit à lui-même, au moins pour les spécialistes ...**»

M. M. Reddé espère que le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, du ministère de la Culture, de l'Institut archéologique allemand, contribuera à «remettre enfin le dossier d'Alésia à sa vraie place : celle d'une recherche actuelle dans laquelle une archéologie moderne, nécessairement très technique, nourrit, contrairement aux pratiques scholastiques qu'on nous oppose le plus souvent, une réflexion culturelle sur des textes antiques célèbres qui sont notre patrimoine au même type (sic) que les archives du sol, mais qui, considérés isolément, ne suffisent plus à écrire notre Histoire.» Ont été annotées plus de 600 pages du texte des auteurs - catalogues consultés au besoin - ainsi que 13 des 19 planches du vol. III.

Du point de vue de la forme. L'ouvrage, malgré affirmation contraire, ne possède absolument pas «l'apparat critique indispensable» en effet «à toute œuvre érudite». Ainsi, l'ouvrage, abondant en notes de bas de pages, ne dispose-t-il d'aucun Index d'aucune sorte, d'aucune liste d'abréviations bibliographiques ni d'une bibliographie générale ou sélective. Cinq seulement des seize auteurs donnent leur bibliographie en quatre endroits du volumineux ouvrage. Messieurs M. Reddé et S. Von Schnurbein, maîtres d'œuvre, n'en donnent aucune. Les Tables des Matières des deux volumes ont été réunies sur le seul premier volume.

L'ouvrage, pas attentivement relu, est entaché d'erreurs assez nombreuses, de ponctuation, d'orthographe lexicale et grammaticale, de numérotations fausses, ou d'inexactitudes jusque dans les planches, sans qu'aucun erratum n'en reprenne les plus graves.

ALÉSIA, FOUILLES ET RECHERCHES FRANCO-ALLEMANDES SUR LES TRAVAUX MILITAIRES ROMAINS AUTOUR DU MONT AUXOIS (1991-1997)

Quant au fond. Comme M. Ch. Goudineau dès la Préface, les auteurs, tous sans exception, M. Ch. Petit, Géologue, y compris, possèdent l'assurance que le Mont Auxois est Alésia. Va de soi aussi, sans que cela ne soit nulle part discuté, que le territoire d'Alise est pays mandubien. Aussi, la surinterprétation des maigres documents archéologiques chargés de prouver le siège d'Alésia à Alisiia en territoire éduen, est constante.

Le résultat d'aucune recherche en archives locales touchant l'Histoire d'Alise n'est produit nulle part. La documentation traditionnelle sur laquelle on établit faussement, le Chartiste André Berthier le démontrait dès 1966, l'identité d'Alise avec Alésia est passée en revue sans objection.

Aucune section de l'ouvrage n'accueille le moindre examen contradictoire. M. Reddé, qui pourtant débattit devant lui, à l'Institut Catholique, deux ans auparavant, ne mentionne André Berthier, à propos d'«Alésia», sur le ton de la déploration, que dans une note de bas de page, note 37 p. 14.

Enfin, l'ouvrage consacre l'abandon de quatre camps sur huit. Les quatre restants, totalisant une superficie «d'environ 20 ha» écrit M. von Schnurbein (calcul refait avec les chiffres fournis par leurs fouilleurs respectifs: 17,9 ha) sont chargés, sans doute, d'accueillir les douze légions que, de son côté, M. Goudineau attribue à César dans son «César et la Gaule». Des 23 castella de Napoléon III, qui ne signa jamais son ouvrage, n'en subsistent plus que trois, «les autres étant le fruit d'une simple interpolation» (de Napoléon III), reconnaît M. von Schnurbein.

Des cippis de César enfoncés à 1,50 m sur 5 rangs et reliés par le fond, ceux d'Alise, jamais sur 5 rangs, n'ont jamais été enterrés à plus de 30 cm, parfois moins. Des lilia d'Alise, en quinconce tout de même, de 50 cm de diamètre supérieur pour 60 cm de profondeur maximum, jamais sur plus de 5 rangs, par zones rares et intermittentes, aucun n'a livré ni calage, ni pieu. Et ainsi de suite.

La récusation deux fois présentée par le professeur Berthier des preuves historiques et archéologiques d'Alise, est magistralement confirmée par le présent Rapport de fouilles.

C'est un aspect, semble-t-il nouveau de l'argumentation alisienne, que n'aura pas eu le temps de connaître le professeur Berthier, qu'on a donc préféré présenter au jugement de nos lecteurs. Laquelle use de façon au moins étrange des textes d'Historiens notables de l'Antiquité gréco-latine.

Ont été choisis pour cela de longs extraits de :

«LE SIÈGE D'ALÉSIA : Récit littéraire et réalité du terrain». Par Michel REDDÉ p. 489

«La prise de l'oppidum des Mandubiens occupe une place particulière dans l'économie générale de la «Guerre des Gaules» et cette importance n'est pas seulement liée à l'image d'Alésia dans la conscience nationale française : le récit césarien clôt en effet le livre VII, le dernier que César ait écrit lui-même, sans que nous puissions savoir si, dans son esprit, la grande défaite gauloise devait ou non constituer le point d'orgue de la conquête, pourtant inachevée à ce moment.»

Aucun ouvrage du Chartiste André Berthier, Historien de l'Afrique du Nord antique, ne porte trace de tels regrets. «ni Mémoires, ni... Journal, commentarii, en latin classique désigne... des notes brèves... un recueil de faits... C'est dans ce sens que César a employé le mot : dans sa pensée, il marquait qu'il n'avait pas prétendu écrire une Histoire... mais seulement publier des notes...»¹ Ces notes suffirent à l'Archéologue de Tiddis pour retrouver le grand éperon barré d'Alésia, au milieu de l'arc du Jura.

«Bien que rédigé avec l'habituelle «brevitas» du narrateur, le livre VII se termine par l'annonce de vingt jours de supplications à Rome...»

La «brevitas» caractérise notoirement le style de César. Nul rapport avec «vingt jours de supplications à Rome». Sinon que ces supplications s'élèvent à la fin du livre VII en seulement huit mots.

¹ L.-A. Constans (1926) : Introduction p. VII.

ALÉSIA, FOUILLES ET RECHERCHES FRANCO-ALLEMANDES SUR LES TRAVAUX MILITAIRES ROMAINS AUTOUR DU MONT AUXOIS (1991-1997)

«... signe que l'importance de l'événement a bien été comprise dans la capitale...»

Comme de César. N'est ce pas de lui, habituellement sobre en notations religieuses, que nous tenons ce fait ? «Alésia constitue donc dans les faits - et quelle qu'ait été l'intention littéraire réelle de l'historien - l'apex de la conquête, le combat final, ...»

Que peut être «l'intention littéraire réelle» d'un historien ? Morale, une intention ; littéraire, une forme. L'«apex», est soit le «Sommet du casque où s'attache la crinière» soit le «Point de la sphère céleste, situé dans la constellation d'Hercule, vers lequel se dirige le Soleil avec son cortège de planètes.»² Avec cet apex Alésia est ici peut-être comparé au terme d'une procession solaire et planétaire. Au long des 949 autres pages, ce n'est qu'un «épisode», «l'épisode du siège», «l'épisode césarien», un «épisode terminal», page 482.

Et «combat final»... d'une «conquête pourtant inachevée». Après Lemonum au livre VIII, qu'est donc Uxellodunum ?

«... ce qui justifie la longueur inhabituelle du récit. Comparée aux autres grands épisodes de la Guerre des Gaules, l'événement occupe en effet plus d'une quarantaine de chapitres, ... [Ici, décompte de chapitres, inexact pour 4 de 5 campagnes antérieures.] La narration des deux autres sièges majeurs de la guerre, Avaricum et Gergovie, ne dépasse pas chaque fois une quinzaine de chapitres.»

NON.³ Si le siège de Gergovie compte dix-sept chapitres, celui d'Alésia n'en compte que vingt-deux. X et C du XC latin sont, sur la page française (de la traduction Constans, les Belles Lettres), accidentellement intervertis, formant le nombre CX. Ainsi en effet, Alésia compterait 42 chapitres... soit près de la moitié de ceux du livre VII ! Mais pourquoi, sur la traduction française, compter des chapitres de longueurs très inégales qui ne sont pas de César, plutôt que les pages du texte latin ?

«Alésia constitue donc bien, dans la structure du «Bellum Gallicum», le moment (sic) culminant de la guerre.

«Le passage [!] a été fréquemment commenté, notamment dans l'abondante littérature alésienne, au motif que la topographie du Mont Auxois ne pouvait [!] correspondre à celle de l'Alésia césarienne.»

NON. César ayant été concis, ajouterait-on les critiques même de deux alisiens, les éminents A. Grenier et J. Harmand, cela ferait peu de pages au contraire, avec celles, concises, qu'écrivirent quatre **Historiens**, pour motiver leurs réserves - C. Jullian, A. Piganiol - ou leur rejet - J. Quicherat, A. Berthier.

«En outre, dans la mesure où les fouilles récentes ont relevé des **distorsions entre la réalité archéologique et la description littéraire** des ouvrages du siège, certains ont cru voir là une preuve supplémentaire de la justesse de leurs théories, hostiles à la localisation traditionnelle de la bataille. Quoique l'**argumentation** apportée par les récentes recherches de terrain puisse paraître amplement suffisante aux yeux des archéologues, il nous faut pourtant rouvrir et, espérons-le, vider ce dossier épineux.»

On le sait, les fouilles n'apportent pas d'argumentation, mais une documentation toujours soumise au jugement des **historiens**. Celles, plus que séculaires, entreprises pour retrouver les Origines de Rome - recherche analogue d'André Berthier pour l'Alésia de Diodore - ont fourni une documentation, sans comparaison avec celle de l'Alisiia des Éduens, mais qui ne met pourtant toujours pas d'accord entre eux, ni archéologues ni historiens⁴.

«L'étude n'est d'ailleurs pas, on va le voir, sans objet ni sans intérêt, même d'un strict point de vue archéologique.» Nul ne prétend que, même si cela fut, jusqu'ici, par accident, on n'a rien trouvé à Alise. Le mobilier, du Néolithique à l'âge du Fer, commence à abonder...

² Larousse... 1963.

³ C'est l'édition des Belles Lettres qui est évidemment utilisée.

⁴ Lire sur ce sujet, J. Poucet mais surtout, l'inlassable contradicteur de Dumézil que fut A. Momigliano, autre géant, comme lui, des sciences historiques.

ALÉSIA, FOUILLES ET RECHERCHES FRANCO-ALLEMANDES SUR LES TRAVAUX MILITAIRES ROMAINS AUTOUR DU MONT AUXOIS (1991-1997)

L'Art du siège dans l'antiquité - p 490...

«Le siège d'une place-forte fait partie des nécessités de la guerre depuis une époque très reculée. Il peut se mener de manière active, par un assaut, ou de façon passive, par une tactique d'investissement, voire en utilisant successivement l'une et l'autre méthode, lorsque la première, qui est aussi la plus évidente et la plus immédiate, a échoué. Dès lors qu'une prise de vive force est réputée [!] impossible, le blocus devient en effet la seule méthode utilisable, mais il n'est jamais sans risque : il peut durer très longtemps si la place est bien approvisionnée...» Les 19 lignes qui suivent évoquent les inconvénients des sièges prolongés, exemples pris de Potidée, Pylos, Syracuse, Intercatia, Numance.

«La guerre de siège n'est pas une mince affaire. Elle répond par conséquent à des règles strictes, fondées sur l'expérience, et dont témoignent les nombreux récits qui nous sont parvenus. C'est la raison pour laquelle, d'un texte à l'autre, des épisodes identiques reviennent fréquemment. Mais on ne les mentionne que lorsqu'ils sont nécessaires à la compréhension du récit, ou relèvent d'une technique exceptionnelle, voire d'une ampleur inhabituelle...»

Coûteux, les sièges ne furent pas innombrables. Stratèges surtout, puis Consuls, risquant de voir leur prestige s'y enliser, n'y venaient que contraints. Seule la castramétation connut des «règles strictes». Le prouve le Traité célèbre du pseudo-Hygin. Quant à la guerre de siège, voici l'avis de l'helléniste renommé, traducteur de Thucydide et de Polybe, que fut Denis Roussel : «On constatera du reste, au cours de toute l'histoire de la guerre du Péloponnèse, que les Grecs en général ne brillèrent guère dans la guerre de siège.»⁵

«Les règles étant en effet connues de tous [?], point n'était besoin de longues descriptions pour faire comprendre au lecteur de quoi il s'agissait, lorsqu'on...»

Polybe écrit : «Tel auteur...», spécialiste en sièges, allait jusqu'à «ajouter des détails de son cru. Je ne saurais donc trouver grâce à ses yeux quand je rapporte simplement ces mêmes événements, sans altérer la vérité et en ne retenant que l'essentiel.» *Histoire*, XXIX, 12.

«lorsqu'on se trouvait dans une sorte de cas d'école [!] : Thucydide se contente d'écrire que, devant Platées, les

Athéniens «se préparaient à construire le mur d'investissement» (Thucydide [!] II, 77, 1)»

NON. D'abord, ce n'est pas Athènes qui assiège ici Platée son alliée⁶, mais Sparte, avec 10 000 Péloponnésiens. Ensuite, ce siège célèbre qui dura deux ans, débuta par un «siège d'assaut». En raison du relief local, l'assaillant n'avait devant lui que six-cents mètres de mur qu'il tenta d'abord de prendre (deux longs chapitres 75 et 76) au moyen d'une terrasse. N'y parvenant pas (77) : «Ils s'apprêtèrent donc à entourer la place avec un mur de circonvallation. Mais ils [voulurent] voir s'il ne serait pas possible [d'] incendier la ville qui était de dimensions modestes. Ils tenaient en effet à tout essayer pour la prendre, afin d'éviter un siège long et coûteux⁷...» Ce n'est (ch. 78) qu'«À la suite de ce nouvel échec, [la plus grande partie des troupes licenciée, que ceux] restés sur place se mirent à l'œuvre pour entourer la ville d'un mur de circonvallation...» !

«ou que, parvenus devant Syracuse, ...»

Devant Syracuse, cité maritime, qui sur le rivage oriental de la Sicile regarde à l'est, il y a la mer.

«ils se mirent immédiatement à construire l'enceinte circulaire, désignée par un simple terme technique (*kuklos*)». Référence retrouvée (*La guerre du Péloponnèse* VI, 98) : **NON.** Il ne s'agit là que du retranchement circulaire que le corps d'armée athénien se construit à Sykè, sur le plateau des *Épipoles*, 2 km en arrière de Syracuse. L'édification du mur de circonvallation contre Syracuse, que les Athéniens n'achèveront jamais (VII, 6), commença le lendemain (VI, 99), et avec elle, la célèbre et tragique «guerre des murs».

«Beaucoup plus intéressante pour le lecteur étaient la charge dramatique des événements, les grands mouvements du récit, les exploits, l'ingéniosité des uns et des autres, le courage, le désespoir, la stature du chef, tout ce qui, en somme, distingue le récit historique antique d'un traité technique ou... d'une étude historique contemporaine.»

⁵ Edition de la Pléiade, note 2 de la p. 756.

⁶ Deux cités mutuellement liées par des serments anciens.

⁷ Aussi, Xénophon, *Hellenica* 5, 2, 4 (fin).

ALÉSIA, FOUILLES ET RECHERCHES FRANCO-ALLEMANDES SUR LES TRAVAUX MILITAIRES ROMAINS AUTOUR DU MONT AUXOIS (1991-1997)

NON. Il est notoire⁸ que ces critères ne sont justement pas ceux qui distinguent les «Histoires» de *Thucydide*, Polybe, Tite-Live, Salluste... *Thucydide* : «Il se peut que le public trouve peu de charme à ce récit dépourvu de romanesque. Je m'estimerai pourtant satisfait s'il est jugé **utile** par ceux qui voudront voir clair dans les **événements** du passé, comme dans ceux, semblables ou similaires que la nature humaine nous réserve dans l'avenir. Plutôt qu'un morceau d'apparat composé pour l'auditoire d'un moment, c'est un capital impérissable qu'on trouvera ici.» Polybe : «L'histoire n'est vraiment intéressante et **instructive** que si elle permet d'observer l'ensemble des **événements** dans leur interdépendance, avec leurs similitudes et leurs différences.» Salluste : «Mais parmi les exercices qui sont du ressort de l'esprit, un des plus **utiles** est le rappel des **événements** passés.»⁹ La Biographie était réservée à l'évocation de vies jugées exemplaires ; à la célébration de leurs vertus : l'Éloge, le Panégyrique...

«Dans les *Commentaires césariens*, on comparera la brièveté du passage consacré au siège de Vellaunodunum, dont César dit seulement «*oppugnare instituit idque biduo circumvallavit*» (BG VII, XI), à la longueur de l'épisode alisien [!] : d'un côté un «non-événement», qu'il ne vaut pas la peine de décrire, et dont tout le monde comprend le terme technique (*circumvallavit*) ; de l'autre un haut fait qu'il convient de mettre en scène.»

L'impression contemporaine d'une édition de référence (Belles Lettres) du texte latin donne **douze** lignes à ce non-événement qu'a relaté César. Surtout, comparons ce qui est comparable : Syracuse exceptée, toutes les cités grecques laborieusement assiégées auxquelles fera allusion M. Reddé, avaient des superficies égales ou de peu supérieures à celle de Vellaunodunum, quelle qu'en soit la localisation.

[CASTRA et CASTELLA] p. 491

«Un bon [!] général commençait par établir tout autour de la place forte qu'il voulait investir une série de camps, établis dans des positions favorables. Mais il faut distinguer entre les camps principaux (latin *castra*, grec *stratopéda*) souvent installés en vis-à-vis, de part et

d'autre de la ville, des fortins (*castella*, *phrouria*), qui constituent une couronne [!]. Devant Mytilène, les Athéniens ne construisirent dans un premier temps que deux camps principaux (*Thucydide* [!] III, 6, 1), mais ils y ajoutèrent par la suite une série de fortins le long de la ligne d'investissement, dans des positions stratégiquement fortes (III, 18, 4).»

NON. Pas «le long». Et pourquoi paraphraser ? D. Roussel traduisait : «Les Athéniens édifièrent un **mur simple** entourant complètement Mytilène. Des **fortins** (*phrouria*) **pris dans la muraille** furent construits en divers points, sur des éminences.» Paraphrase-t-on parce qu'à Alise, des 3 structures encore identifiées comme des *castella* par Ms. Reddé et von Schnurbein, la photographie aérienne (un seul aura été sondé) n'indique nullement qu'ils étaient **pris dans la muraille** «de la ligne d'investissement» ?

M. Reddé passant au siège d' «Agrigente, lors de la première guerre punique, [où] les Romains usèrent d'un **dispositif identique...**», cite Histoire I, 18. La longue citation de Polybe, coupée avant «Des fortifications furent construites entre les deux camps...» ! s'achève ainsi : «... Sur le terrain qui s'étendait d'un camp à l'autre, **entre les deux fossés**, les Romains établirent des **postes de garde** (*phulakia*) et, de distance en distance, fortifièrent les endroits qui s'y prêtaient le mieux.»

Où, l'identité du dispositif avec celui de Mytilène ? Avec celui de César ? Surtout, il s'avère ici que M. Reddé connaît D. Roussel, puisque c'est sa traduction qu'il utilise, mot pour mot, **sans le nommer**.

«C'est le même schéma tactique qu'on retrouve à Lilybée, en 250 (*Polybe* I, 42, 8).»

Identique, la seule disposition des **deux castra** : «Les Romains établirent deux camps de part et d'autre de la ville...». Mais, Mytilène et Lilybée, sur plus de la moitié de leur pourtour étaient cernées par la mer ; Agrigente, accrochée au flanc d'un mont, face à la mer : ces camps non diamétralement opposés, étaient en vis à vis, côté continental de l'enceinte.

⁸ Lire Jacqueline de Romilly, Arnaldo Momigliano...

⁹ *Thucydide : Guerre du Péloponnèse*, Préface, I, 22 (fin) ; *Polybe : Histoire*, Préface, I, 4 (fin).

ALÉSIA, FOUILLES ET RECHERCHES FRANCO-ALLEMANDES SUR LES TRAVAUX MILITAIRES ROMAINS AUTOUR DU MONT AUXOIS (1991-1997)

Et ces deux camps, les Romains «... les relièrent l'un à l'autre par **une tranchée**, par une **palissade** et par un **mur**.» Ici, ni *phrouria*, ni *phulakia*.

Où sont ces couronnes de fortins nécessaires pour établir un parallèle serré avec *Alise* ?

M. Reddé évoque ensuite «*Capoue*, en 212... (Tite-Live 25, 22, 8)»¹⁰ puis Numance, où «*Scipion installe deux camps, aux deux extrémités de son dispositif...*»

M. Paul Goukowsky traduit : «à proximité immédiate de Numance»...

«et confie l'un d'eux à son frère Maximus [soit !], [et] sept fortins formant couronne autour de la ville (Appien, *Iberica* 90)»...

Ici, M. Reddé tient sa couronne. Ce sera tout. Poursuivons.

«Le vocabulaire n'est pas toujours aussi précis [?], mais le dispositif est fréquemment répété : ainsi [!] Mithridate entoure-t-il Cyzique de dix *stratopéda*, terme qui désigne sans doute [!] à la fois les camps principaux et les postes secondaires (Plutarque, *Lucullus* 9)».

Supposition gratuite. Plutarque, philosophe, écrit ses «*Vies des Hommes Illustres*» en philosophe. Est-ce une raison pour lui faire dire ce qu'il ne dit pas ? Ou l'on écarte son témoignage, ou l'on admet qu'il fallut bien dix vrais camps à «cette immense foule de combattants et de valets» dont «On dit qu'au total, ..., il ne périt guère moins de trois cent mille hommes.» (*Lucullus*, 11, 8) Mithridate aurait-il comprimé son immense armée dans des fortins, en face de Cyzique, bâtie **sur un isthme** ? Enfin, voici aux grands nombres de Plutarque une confirmation plus historique : «Nous sommes obligés, à cause des forces **immenses** de Mithridate, d'entretenir des armées en Asie...» Discours du Consul C. Cotta au Peuple Romain, des «*Lettres et Discours*», III, 7, fragments des *Histoires de Salluste*. En mémoire du professeur André Berthier.

«On pourrait sans peine multiplier les exemples...»

Pourquoi cela, tant qu'aucun n'a de rapport avec *Alésia* ? La revue historique des très lointains ancêtres du gigantesque siège d'*Alésia* est-elle urgente ?

[Soldats en surnombre, «bouches inutiles» et Thucydide II, 6, 4 : 5 lignes, puis, sans transition :]

«Pour se protéger pendant cette période nécessairement périlleuse puisqu'il fallait travailler sous les traits de l'ennemi, les assiégeants édifiaient parfois à la hâte [!] une **première ligne d'investissement provisoire**, de manière à construire ensuite en toute sûreté la **circonvallation définitive** : le précepte [!] est donné par Philon de Byzance et sa mise en pratique est rapportée par Xénophon (*Hellenica* 5, 2, 4).»

Creusé autour de Mantinée, sous la protection de la moitié de ses troupes, l'unique **fossé** terminé, Agèsipolis «bâtit alors en toute sûreté **un mur** autour de la ville. Mais ayant appris qu'il y avait beaucoup de blé dans la place [...] et songeant aux difficultés qu'il aurait, s'il lui fallait épuiser par de longues campagnes sa patrie et ses alliés, il barra le fleuve qui traverse la ville et qui est d'une grandeur considérable. Le courant obstrué, l'eau monta ...» et Mantinée se soumit.

Précisons : Agèsipolis ne pratiqua pas le conseil de Philon, lequel semble avoir vécu près de deux siècles après lui.

Une «*première ligne d'investissement provisoire*» ? Mais, il n'y en eut pas d'autre ! Le mur ? Pourquoi ne l'avoir pas signalé pour celui de Lilybée ? Le fossé ne joue-t-il pas plutôt le rôle du fossé de vingt pieds de César ? Ou bien l'ensemble fossé / mur ne préfigure-t-il pas le fossé et l'agger romains ?

On le comprend à présent : mêlée à de la paraphrase, ou alternant avec elle, l'expression «**ligne d'investissement**» est chargée, depuis Mytilène, de banaliser des travaux militaires, aux éléments distincts diversement combinés, comportant souvent **un mur**, pourtant nettement décrits et attestés par des **Historiens** grecs justement renommés, afin de mieux suggérer des travaux analogues à *Alise*, où ils sont absents. Ce procédé sera repris plus loin.

«Cette précaution fut prise devant Numance par Scipion, qui commença par **construire** [!] **un fossé** et une **palissade**, avant de passer à la construction de la fortification définitive si l'on en croit Appien, *Iberica* 90.» Lisons bien : «un fossé... si l'on en croit Appien,» et voyons plus loin...

ALÉSIA, FOUILLES ET RECHERCHES FRANCO-ALLEMANDES SUR LES TRAVAUX MILITAIRES ROMAINS AUTOUR DU MONT AUXOIS (1991-1997)

[la ligne d'investissement définitive] -p. 492-

«C'est seulement **après ces préliminaires** que commençait l'édification de la ligne d'investissement.»

Malgré absence de preuves, M. Reddé insiste.

«Celle-ci se dit en grec *pertheichismos* ou *pertheichisma* ; on peut aussi simplement utiliser le verbe *pertheichizein*, action que le latin traduit par *circumvallare*, *circumnuire*. Napoléon III a donc eu grand tort d'appeler «contrevallation» la ligne d'investissement d'Alésia, et «circonvallation» la ligne tournée contre l'armée de secours : c'est en effet le contraire ! qui eût été correct, selon l'usage latin, et c'est par pure convention que nous conservons le vocabulaire du Second Empire, afin d'éviter les confusions dans la description des fouilles d'Alésia.

On édifiait cette ligne avec les moyens du bord, c'est-à-dire les matériaux disponibles sur place, le fossé ne servant que de carrière et n'étant pas un élément indispensable de la défense : c'est ainsi qu'à Numance, les fouilles de Schulten n'en ont pas retrouvé de trace, les soldats s'étant contentés d'utiliser les nombreuses pierres qui jonchent le sol dans cette région.»

Ne vient-on pas de lire un peu plus haut que «Scipion... commença par **construire un fossé**» dont, alors, M. Reddé avait besoin, pour montrer à Numance, l'application du «précepte» de Philon concernant la «première ligne d'investissement provisoire» ? Quoi qu'il en soit, ne voilà-t-il pas expressément reconnu, dans une grande publication, que manque à un autre site officiel, un fossé courant sur un périmètre d'environ neuf kilomètres ? Que trouvera-t-on, après cela, à redire contre Alise qui n'en manque pas ?

«Le plus souvent un **simple mur suffisait**, comme celui qu'édifiera plus tard Titus devant Jérusalem (Josèphe, BJ, V, 12).» Retenons ce «simple mur», dès maintenant. «La durée des travaux était souvent très brève : aux Épipoles, Denys mit vingt jours pour construire une circonvallation de 5,5 kilomètres avec 60 000 hommes (Diodore 14, 18). Scipion coupa l'isthme de Carthage en 20 jours, avec une armée de 80 000 h. [!]

Remarquons-le, M. Reddé ne doute pas des grands nombres donnés par Diodore, ou Flavius Josèphe...

«Mais Titus fit beaucoup mieux puisqu'il édifia un mur de 39 stades (environ 7 km) en trois jours, avec une soixantaine de milliers d'hommes (loc. cit.).»

L'ouvrage de Flavius Josèphe, «La guerre des Juifs» est volumineux et dense. Voici la référence complète : BJ, V, 12, 2, 508-509. «508. Ce mur avait trente neuf stades¹² de long et, sur sa face extérieure, avaient été construits **treize forts dont les pourtours additionnés mesuraient dix stades**. 509. Le tout avait été construit en trois jours, une telle rapidité étant à peine croyable pour un ouvrage qui aurait dû demander des mois.» 8,7 km (non 6,92 km), en trois jours, font effectivement un exploit plus grand que celui des Syracusains aux Épipoles. Mais, ne remarquera-t-on encore, outre la façon particulière et constante d'utiliser les textes d'Historiens antiques, l'omission, comme à Mytilène, de **forts pris dans, ou contre, un mur** d'investissement... Sans doute ici, parce que cette pratique architecturale, attestée donc à l'époque républicaine, près d'un siècle et demi avant César, l'est encore, près d'un siècle et demi après, sous l'Empire, marquant une belle pérennité, que n'illustre pas Alise en jalon intermédiaire. Mais surtout, **13 camps** répartis sur 6,92 km à Jérusalem, ne tendent-ils pas à confirmer **23 castella** répartis¹³ sur un circuit de dimension double, 14,2 km, à Alésia, mieux que les 800 m fictifs entre les fortins «interpolés»¹⁴ d'Alise ?

«Nous avons déjà cité le cas de Vellaunodunum, investie par César en deux jours, avec six légions.»

Voici le «non événement», tout à l'heure ridicule aux pieds d'Alise, voisiner ici avec Syracuse et Jérusalem !

¹⁰ Toute allusion historique non commentée n'a pu être encore vérifiée. Lecteur, à vous...

¹¹ «circonvallation» n'eut-il pas seul convenu, plus exactement, dans les deux cas ?

¹² exactement : 6,92 km et 1,776 km pour les forts. Soit : 8,7 km.

¹³ Intervalles des répartitions respectives: 532 m (Jér.) et 618 m (Al.)

¹⁴ Tous les camps autres que 11, 15, et 18 sont «le fruit d'une simple interpolation» (de Napoléon III). Propos de M. S. von Schnurbein, p. 507.

ALÉSIA, FOUILLES ET RECHERCHES FRANCO-ALLEMANDES SUR LES TRAVAUX MILITAIRES ROMAINS AUTOUR DU MONT AUXOIS (1991-1997)

[circonvallation extérieure] -p.492-

«Dans un certain nombre de cas, l'assiégeant devait lui-même protéger ses arrières : ce fut le cas à Agrigente, en 262, où «on creusa un fossé du côté intérieur, pour protéger les Romains contre les sorties des assiégés, et un autre du côté extérieur, de façon à envelopper leurs retranchements et à les mettre à l'abri des attaques qui pourraient venir du dehors» (Polybe I, 18).» Oui. Mais est toujours utilisé D. Roussel sans le nommer. «Il en fut de même devant Capoue (Tite-Live 25, 22, 16) ; à Carthage, Scipion protégea ses arrières par des fossés palissadés (Appien, Punica 119).»

Bach, Mozart et Beethoven n'ont pas eu à inventer l'art du contrepoint pour en être reconnus de géniaux utilisateurs.

[Bilan de l'investigation historique :] -p 493-

«L'épisode d'Alésia s'inscrit évidemment dans ce contexte : les quelques exemples que nous venons de citer suffisent en effet à comprendre que tout le dispositif césarien, si souvent célébré comme la marque d'un génie militaire exceptionnel, n'est en réalité que le fruit d'une pratique pluriséculaire, perfectionnée peu à peu, et fréquemment mise en œuvre, non seulement chez les Grecs et les Latins,...

Lecteurs, n'en sommes-nous pas à présent persuadés ? «mais aussi chez les «Barbares» hellénisés, comme le montre le cas du siège de Cyzique par Mithridate.»

L'évidence est là, sans doute, plus grande encore. Ne manquait que «le cas du siège de Cirta» par le «Barbare» romanisé de Salluste.

«Nous n'avons retenu ici que des exemples antérieurs à 52 avant J.-C.»

La prise de Jérusalem eut lieu en 70 après J.-C.

«Mais on pourrait aisément montrer que les mêmes schémas tactiques continuèrent d'être utilisés par la suite : Octavien prendra des dispositions identiques à celles d'Alésia lors du siège de Pérouse, en 41 (Appien, BC V,133) ; le cas de Jérusalem, ou a fortiori celui de Masada, témoignent de la pérennité de ces pratiques de poliorcétique sous l'Empire.»

À quel point M. Reddé parle d'or, ce n'est pourtant que grâce aux Historiens Flavius Josèphe et André Berthier que nous venons de le comprendre.

«Les *mesures* prises par César semblent donc décalquées d'un manuel d'art militaire, dont tous les préceptes sont en effet appliqués dans l'ordre voulu. Le texte en fait foi.» [citation bilingue, lacunaire et édulcorée, sur 4 pages en doubles colonnes de B G VII, 68 à 83, où manquent : 66, 2 ; 83, 7 ; 84, 1 ; 85, 1, 4, 6 ; 86, 4 ; 88, 1 ; 90, 1]

De quel manuel veut parler M. Reddé ? De celui de Philon de Byzance ? Mais il s'agit d'un Traité... Pourquoi César aurait-il reproduit à Alise, mesures, nombres, cotes, tels agencements et combinaisons d'un manuel militaire particulier, dont M. Reddé ne donne aucune référence, pour en retranscrire de tout autres dans ses Commentaires ?

Mais, laissons juge le lecteur à présent.

LA TOPOGRAPHIE -p 497-

«La description que donne César est succincte et banale, y compris dans son vocabulaire, et se contente d'indiquer les éléments topographiques essentiels : au centre, une hauteur aux pentes escarpées, entourée de deux cours d'eau. Tout autour un cirque de collines de même hauteur que la colline centrale, à peu de distance de celles-ci ; sur l'un des côtés, évidemment à la confluence des deux cours d'eau, une plaine alluviale. Or c'est bien ainsi que se présente le site d'Alise. De fait, contrairement à ce qu'on écrit parfois, le Mont Auxois comprend des falaises abruptes, notamment dans sa partie sud-est.»

«Si le terme «*flumen*» a paru parfois excessif pour désigner ces deux très petites rivières que sont l'Oze et l'Ozerain, c'est essentiellement parce que le latin nomme ainsi tout (!) cours d'eau, quelle que soit sa taille. C'est ainsi par exemple que sont appelées les petites rivières qui coulent au pied de Bourges (BC VII, 15). Il n'arrive qu'exceptionnellement à César d'employer le mot *rivus* qui désigne un ruisseau (BG V, 49, 5) ; quant au terme *amnis*, il est absent du vocabulaire césarien.»

ALÉSIA, FOUILLES ET RECHERCHES FRANCO-ALLEMANDES SUR LES TRAVAUX MILITAIRES ROMAINS AUTOUR DU MONT AUXOIS (1991-1997)

Les **quatre** rivières «de Bourges» ont un débit rapide, écumant, dans des lits rectilignes, sur une pente pourtant plus douce que celle des vallées d'Alise. Toutes quatre en deçà du site plus probable de M. J. Berger à Port-Sec, leurs zones intermédiaires marécageuses ont encore permis l'introduction d'une cinquième voie d'eau artificielle au débit identique.

«Les **collines** qui entourent le Mont Auxois sont éloignées de 1,2 kilomètre, en moyenne, du Mont Auxois, distance mesurée de rebord de plateau à rebord de plateau : sur le terrain, le vis-à-vis est flagrant. [...] On a contesté l'élévation générale du Mont Auxois : la différence d'altimétrie (sic) est de 150 m entre le plateau et les vallées, sur une distance moyenne de 500 m, ce qui, pour tout géographe ou pour tout militaire, constitue assurément un obstacle sérieux. Le mot de collis, employé par César est classique pour ce type de relief ; c'est d'ailleurs celui qui s'applique traditionnellement à Rome, où les différences altimétriques (sic) sont nettement inférieures à celles d'Alise-Sainte-Reine».

«Il existe bien une **plaine**,...»

Nul ne l'a jamais contesté. On constate seulement qu'il y en a de trop.

«à l'ouest, constituée par le confluent de l'Oze et de l'Ozerain avec la Brenne, qui coule ensuite entre deux rangées de collines en direction de Montbard, vers le nord-ouest. La plaine peut être mesurée de manières très différentes, selon l'endroit où l'on se place [...] de Grignon [...] au pied de l'oppidum, ou à celui de la colline de Mincey, qui marque le débouché de la vallée de la Brenne, elle mesure environ 4,5 kilomètres en longueur, pour une largeur moyenne de 2,5-3 kilomètres. C'est là une dimension tout à fait cohérente avec l'expression césarienne de «planities circiter milia passuum III in longitudinem patebat», soit un peu plus de 4,4 kilomètres.»

«Reste le problème de la **colline nord**, sur lequel on a beaucoup glosé, et que Napoléon III a identifiée avec le Mont Réa. Cette butte (sic) est en effet située au nord-ouest d'Alise, si l'on se place au milieu du plateau. Mais elle est située dans l'azimut 340, c'est-à-dire presque plein nord, pour qui se place au camp A, où l'on a quelquefois localisé l'observatoire de César, car il domine la plaine des Laumes ; le Réa est enfin plein nord lorsqu'on

se situe à l'intérieur des lignes romaines de la plaine des Laumes. En outre, le latin ne désigne généralement [!] que les points cardinaux, ignorant les secteurs intermédiaires, faute d'expression adéquate. Le nord désigne donc en latin aussi bien le nord-ouest que le nord-est.» Alors, que signifie, au seuil de la «Guerre des Gaules», livre I, chapitre I, section 7, l'expression «inter occasum solis et septentriones» ?

«L'expression utilisée par César suffit donc à tout lecteur qui ne connaît pas le terrain et n'a pas de carte sous les yeux, mais peut, grâce à un récit succinct, mettant en valeur l'essentiel de la topographie, imaginer la situation tactique.»

«Plus intéressante [!] pour la compréhension du déroulement des opérations est la précision selon laquelle les forces romaines n'avaient pu fortifier complètement»

«opere circumplecti non potuerant nostri» L'alsicien Constans traduisait «que nous n'avions pas pu comprendre dans nos lignes»!

«le Réa, en raison de sa taille, ainsi que l'indication d'une pente défavorable. De fait, le Réa proprement dit est la seule colline du site qui soit dominée au nord par des pentes certes faibles mais qui placent tout assiégé en position défavorable, alors que, partout ailleurs, le sommet des hauteurs qui bordent Alise a pu être tenu sans difficulté. (?) Occuper le point culminant (La Chaumonde, 407 m), aurait conduit à un étirement important des lignes, sans gain notable.» (?)

André Berthier assure au contraire que c'est ce qu'aurait dû embrasser le périmètre de la circonvallation.

«Il n'y a donc absolument rien, dans la description césarienne, qui puisse être contredit par la topographie du Mont Auxois et de ses environs. Non que cette description littéraire impose, à elle seule, une localisation géographique précise, ici ou ailleurs. En cela, elle est parfaitement conforme à l'esprit d'un écrivain dont tout l'art est de faire voir, sans entrer dans des détails techniques oiseux, auxquels le bon goût répugne. Il suffit que le lecteur saisisse l'essentiel, et comprenne que la place ne peut pas être prise d'assaut, en raison de la topographie, mais constitue en revanche le lieu idéal pour un blocus, dont les règles sont par ailleurs bien connues.

ALÉSIA, FOUILLES ET RECHERCHES FRANCO-ALLEMANDES SUR LES TRAVAUX MILITAIRES ROMAINS AUTOUR DU MONT AUXOIS (1991-1997)

C'est exactement l'inverse devant Avaricum, où la description, elle aussi réduite à un très rapide croquis topographique, se termine par ces mots : «nam circumvallare loci natura prohibebat» (BC VII, 17) 22. 22 «Car la nature du terrain interdisait d'entreprendre des travaux d'investissements». Le décor une fois rapidement planté, l'action pouvait commencer.»

LE DISPOSITIF TACTIQUE

«Le dispositif tactique d'Alésia, tel que le décrit César, se déroule (sic) en plusieurs [!] temps : [10 lignes] -p 500- Ce schéma est absolument le même que celui de Scipion devant Numance, qui partage avec Alise ce privilège de permettre une confrontation d'un récit littéraire et d'un terrain (fig. 280). N'en est excepté que le dernier épisode, inutile à Numance, puisque Scipion n'est pas menacé sur ses arrières. Appien (Iberica 90) décrit en effet ainsi le déroulement des opérations : «Peu après, il établit deux camps (stratopéda) tout près [!?] de Numance, confiant l'un à son frère Maximus, et prenant lui-même le commandement de l'autre.» Les Numantins lui offrent alors la bataille, qu'il refuse. Au contraire [?!], «il installa sept fortins (phrouria) autour de la ville <et commença> le siège, mandant par écrit à chacun <de ses alliés ?> [L'état du texte ici ne justifie pas l'emploi des < > !] ce qu'il devait lui envoyer. À leur arrivée, il les répartit en de nombreux contingents et divisa ses

propres troupes. Il mit un chef à la tête de chaque corps et donna l'ordre de creuser un fossé et d'ériger une palissade [!?] tout autour de la ville. La circonférence de Numance même était de 24 stades, celle de la palissade [!?] était plus [?] de deux fois supérieure.»

Au lieu de «palissade», P. Goukowsky traduit «retranchement», et «[le périmètre] du retranchement faisait le double.» traduit aussi M. P. Goukowsky. Mais puisqu'aucun des deux fossés n'a été retrouvé, M. Reddé traduit «palissade»! A-t-on retrouvé la palissade? De même, puisque les fouilles nouvelles d'Alise n'ont pas permis de retrouver la maceria gauloise, la traduction de E. de Saint-Denis (pp 493 à 497) que M. Reddé, il nous en avertit lui-même, note 10, a «modifi[ée] toutefois sur certains points, dont certains touchent à la compréhension même du récit césarien», en lieu et place de la maceria de 69, 5 et de 70, 5, mentionne une «barricade» ! Tout le monde sait, depuis Couperin que les barricades sont mystérieuses et, depuis mai 1968, aisément démontables.

Arrêtons. Le lieu où tout, continuellement et tour à tour, se mêle ou se substitue à tout, comme en un délire onirique, plutôt qu'Alise-Sainte-Reine, n'est-il pas Alice-Sainte-Reine?

Monnier Charles